

IMP'

IMPRIMATUR

#693 GRATUIT MARS 2015

■ PRÉSIDENTIELLE ■ P6
LES JEUNES AVEC JUPPÉ

■ ZIKA ■ P16
LE VIRUS DE TROP ?

■ WEBZINES ■ P20
BORDEAUX ONLINE

QUAND LE SURF ARRIVE EN VILLE



DOSSIER : SERVICE CIVIQUE

GÉNÉRALISATION, OUI MAIS...

De nombreuses voix s'élèvent pour mettre en garde face aux dérives que pourraient engendrer cette généralisation ■ P2

Journal école de l'Institut de journalisme de Bordeaux Aquitaine

■ 2 DOSSIER

Vers un service civique pour tous

■ 5 ACTU LOCALE

Zéro chômage à Castillon

■ 6 POLITIQUE

Juppé face aux jeunes
Taubira vs Urvoas

■ 8 INTERNATIONAL

Trump Machine
La Pologne et ses médias

■ 10 JUSTICE

Un vin bien trompeur

■ 11 REPORTAGE PHOTO

Découverte du surf indoor

■ 14 CONSO

J'ai testé pour vous
BlueCub : le bilan

■ 16 SANTE

La menace Zika

■ 17 ENVIRONNEMENT

Écolo en un clic

■ 18 PORTRAIT SPORT

Rose Thomas : rugbywoman

■ 19 SPORT

Les Burdis' au Palais
La colère des ultras

■ 20 MEDIA

Webzines à suivre

■ 21 CULTURE

Parole aux artistes

■ 22 RENDEZ-VOUS

Les incontournables

■ 23 CINE

Lumière sur *Spotlight*

■ 24 INSOLITE

Le candidat "blabla"

Journal école de l'Institut de
Journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit

Directeur de la publication :
François Simon

Directeur de rédaction

Jean-François Brieu

Directeur artistique

Cyril Fernando

Rédacteurs :

Margaux Dubieilh, Audrey Dumain,
Valentin Etanoeil, Noémie Gaschy,
Maïder Gérard, Camille Humbert,
Arthur Jégou, Jantine Labbé
Pacheco, Antoine Le Goff, Blandine
Le Page, Clarisse Martin, Laura
Michelotti

Photo de couverture :

Margaux Dubieilh

Contact :

journalisme@ijba.u-bordeaux-
montaigne.fr
05 57 12 20 20

Impression :
PDG - Bordeaux

ijba.fr

VERS UN SERVICE CIVIQUE POUR TOUS GÉNÉRALISATION DES DOUTES SUBSISTENT

Si le succès du service civique n'est plus à prouver, de nombreuses voix s'élèvent pour mettre en garde face aux dérives que pourrait engendrer cette généralisation. Le mieux sera-t-il ici l'ennemi du bien ?

« Le service civique est un facteur de brassage, d'intégration, d'insertion. Il a montré son utilité pour les jeunes et pour notre société », « Je veux permettre à tous les jeunes de faire cette expérience ». Que ce soit lors de ses vœux de fin d'année ou durant ceux adressés à la jeunesse, François Hollande n'a pas caché ses ambitions pour le service civique. Il s'agit de le généraliser. De tripler son budget. D'en faire à la fois une obligation pour les collectivités et les associations parfois récalcitrantes et un passage incontournable pour des milliers de jeunes sur le chemin de l'emploi. Vaste programme... utopique ?

PLUS DE SERVICES CIVIQUES, MOINS D'EMPLOIS ?

Beaucoup craignent que cette « course » aux services civiques de toute forme ne transforme certains emplois en victimes collatérales de la mesure. Particulièrement au sein des associations, touchées durement par les restrictions budgétaires. « Il y a un plan social massif dans les associations, notamment dans la culture. Or, quelles sont les structures qui vont accueillir ces jeunes pour le service civique ? Ce sont les collectivités locales et les associations. La tentation, et ça se comprend, c'est de remplacer ces jeunes qu'on ne peut plus embaucher par des jeunes en service civique », constate Christophe Ramaux, enseignant au Centre d'économie de la Sorbonne et membre du collectif des "Economistes Atterrés" sur le plateau du *Grand Soir* de France 3. Un avis partagé par un membre du collectif Génération Précaire, connu pour son engagement dans l'insertion professionnelle des jeunes : « Sur le principe, le service civique n'est pas contre. Mais si on augmente l'objectif d'ici 2018, on va créer un appel d'air pour les associations qui vont les accueillir ». Le coût d'un jeune en service civique se situe entre 0 et 100 euros par mois pour la structure. Difficile de

Laura Michelotti

ne pas faire la comparaison avec un salarié à temps plein.

« UN TOUR DE PASSE-PASSE »

Connaissant ce risque, pourquoi François Hollande voudrait-il mettre en péril un système qui, jusque-là, a l'air de plutôt bien fonctionner ? Pour certains, la réponse est à chercher du côté des chiffres du chômage... Qui sont loin d'être bons, en particulier pour la jeunesse. Or, l'échéance de 2017 se rapproche, et avec elle la promesse du Président de ne pas se représenter si la courbe du chômage ne s'inverse pas. De là à transformer le service civique en manœuvre de la dernière chance pour inverser les chiffres, il n'y a qu'un pas. Que certains n'hésitent pas à franchir. « Quelqu'un qui est sur une mission comme un service civique bascule de la catégorie A à D. Donc à grande échelle, vous pouvez diminuer virtuellement le chômage », explique Mourad Rabhi, secrétaire général de la section textile à la CGT et membre du CESE (Conseil Economique, Social et Environnemental). « Le drame à propos de l'emploi, c'est qu'on a des politiques qui sont confrontés à une nouvelle élection présidentielle tous les cinq ans et qui, donc, créent des emplois aidés (...), mais on ne règle pas le problème de fond : l'incapacité à faire rentrer ces jeunes sur le marché du travail ». Ces derniers ne sont donc pas comptabilisés dans les chiffres officiels que doit (difficilement) commenter le gouvernement chaque mois. « Si on généralise le service civique à 350.000 jeunes, ça sera un tour de passe-passe pour les chiffres », affirme un anonyme de Génération Précaire. Une théorie qu'envisage aussi Étienne Lefebvre, rédacteur en chef aux *Échos* et deuxième invité du *Grand Soir* de France 3 : « Il y a un soupçon fort sur François Hollande de vouloir faire du chiffre et de vouloir faire baisser

le chômage à tout prix, car cette annonce survient juste après les 500 000 formations pour les chômeurs qui vont être ajoutées cette année. Vous allez avoir 500 000 chômeurs qui vont sortir des statistiques, vous avez les jeunes en service civique qui vont sortir aussi, ça fait beaucoup. »

UN SERVICE CIVIQUE... QUI MANQUE DE CIVISME

Le service civique ne serait donc pas si civique que ça ? Si le gouvernement récuse cette accusation, les jeunes, eux, l'assument davantage. Le service civique est souvent un « plan B » à une recherche d'emploi infructueuse. Pour Anne Moisset, 21 ans, son service civique au sein d'une compagnie théâtrale est surtout une occasion de travailler dans un milieu qui la passionne. « Je voulais travailler avec eux, du coup on a transformé ça en service civique. Le côté civisme, c'était pas vraiment le plus important ». La généralisation a peu de chance d'inverser la tendance. Le portail service-civique.gouv.fr ne recensait début janvier 2016 que 2 500 missions en cours. Pour atteindre son objectif de 350 000 jeunes engagés en 2018, le gouvernement va devoir sortir de son chapeau magique des milliers d'offres. De la même manière que son alter ego Pôle Emploi, l'Agence du service civique peine à trouver une place à chaque volontaire. Le risque de voir fleurir des offres inutiles ou peu formatrices sur le site est donc élevé. Tout comme celui de dénaturer la vocation première du projet : le volontariat, l'envie de s'engager pour une cause, une idée. S'il insiste de son côté sur la nécessité de davantage de contrôles pour éviter ces dérives, d'autres désirent simplement que le gouvernement revoie sa copie. Génération Précaire en tête : « Il y a une dispersion de l'action de l'Etat dans un tas de dispositifs. Là, on met la priorité sur le service civique. Il faudrait investir dans l'apprentissage. Le budget doit aller là où la formation est efficace ».

POUR EUX, LE SERVICE CIVIQUE C'EST

ANNE MOISSET, 21 ANS, EN SERVICE CIVIQUE À LA COMPAGNIE DE THÉÂTRE BETTY BLUES, BORDEAUX.

Passion, terrain, contacts. À la base, c'est une compagnie où je prenais des cours de théâtre. On s'entendait bien et je voulais vraiment travailler avec les géantes. Du coup, je leur ai proposé un service civique. Ça m'occupe une année avant de rebondir sur autre chose, ça me permet de bosser et d'avoir une expérience. Parce que t'as beau étudier, c'est sur le terrain que t'apprends, que c'est concret. Le côté civisme, c'était pas très important. Je me fais plein de contacts, je rencontre plein de gens. Ça me donne de l'expérience si jamais je veux monter ma propre compagnie plus tard.



KÉVIN TOMAS, 21 ANS, EN SERVICE CIVIQUE À L'UNION NATIONALE DU SPORT SCOLAIRE, BORDEAUX.

Expérience, maturité, réseau. J'ai eu le choix entre l'argent et l'expérience. J'aurais très bien pu travailler dans la restauration pendant un an, pour mettre de l'argent de côté, avant de reprendre mes études à la rentrée. Mais je me suis dit que le service civique ne peut être qu'un plus. Je suis dans une entreprise, j'ai une expérience avec un patron, j'ai des horaires à respecter. Je pense que ça aide à grandir et à acquiescer de la maturité. Je gère les réseaux sociaux du service, je participe à différents projets comme celui autour de l'Euro 2016. J'ai l'impression d'avoir mon mot à dire. Je rencontre des gens, je me fais un réseau.



FRÉDÉRIQUE LANGLOIS, 24 ANS, EN SERVICE CIVIQUE À LA LIGUE CONTRE LE CANCER GIRONDE, BORDEAUX.

Expérience, partage, rencontres. Je fais beaucoup de choses, je me sens utile et même comme une salariée à part entière. Je m'occupe de la communication à la Ligue. Je mets à jour le site internet, je communique sur les réseaux sociaux, je crée des flyers et des brochures. Je vais aussi sur le terrain dans l'opération « Tous unis contre le cancer ». Avant mon service civique, je cherchais du travail, mais le marché du travail, ce n'est pas si simple que ça. Je recommence petit à petit à regarder les annonces, j'espère que cette expérience va m'aider.



SIMON DELSOL, 19 ANS, EN SERVICE CIVIQUE DEPUIS 3 MOIS À LA PRÉFECTURE DE GIRONDE, BORDEAUX.

Expérience, découverte, avenir. Le service civique, j'en avais entendu parler au lycée. Je me suis dit que ce serait bien d'en faire un. Ça me permet d'être tranquille, le temps de trouver ce que je veux faire l'année prochaine, de toucher un salaire, d'avoir de l'expérience... Mes missions ? Orienter les usagers, les aider dans leurs démarches, remplir les formulaires quand ils ne savent pas écrire ou qu'ils ne comprennent pas le français. Ça me fait découvrir l'administration. Contrairement aux clichés, c'est pas tous des « branleurs ». Pour la suite, j'hésite encore. Pourquoi pas passer le concours de fonctionnaire ?



Propos recueillis par Noémie Gaschy et Laura Michelotti

UNE VISION « PATERNALISTE » DU VIVRE ENSEMBLE ?

Depuis les attentats de janvier 2015, la question du service civique revient en force. Ce service est présenté comme un moyen d'intégrer la jeunesse à la République et de faire société. Une sorte d'écho à ce que fut le service militaire. Trois questions à Marc Bessin, professeur à l'École supérieure des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) et auteur de *Autopsie du service militaire (1965-2001)* paru chez Autrement en 2002.

On évoque souvent le service militaire lorsque l'on parle du service civique. Quel était son rôle ?

Outre le fait de faire fonctionner l'armée, il y avait l'idée que le service militaire remplissait une fonction sociale de rite de passage. C'était un moyen de mise en ordre des âges et aussi des sexes. Quand on disait « Tu deviendras un homme mon fils », il y avait l'idée de devenir un adulte et pour les hommes cela se faisait par le service militaire. D'un autre côté, mise en ordre des sexes car c'était pour les hommes une consécration dans leur masculinité. Le service militaire avait donc cette fonction sociale de mise en ordre même si elle a largement été battue en brèche au fil du temps. L'institution ne fonctionnait plus et devenait de plus en plus inégalitaire. Les classes cultivées s'en extrayaient souvent et le mode d'accès à l'âge adulte ne nécessitait plus for-

Propos recueillis par
Maïder Gérard

cément de rite. D'où le faux débat sur le service civique.

Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Mon problème quant à la façon dont on pense aujourd'hui le service civique, c'est comment on peut faire référence à ce qu'était le service militaire. On pense qu'il faut du rite et donc on pense qu'il faut assigner cela à une classe d'âge et que c'est nécessaire pour devenir citoyen. En quoi cela devrait être assigné à un âge donné ? C'est là où je pense qu'il y aurait des choses à revoir dans la façon de penser un service civique. Voir le service civique comme un passage à l'âge adulte par un rite imposé, c'est un logiciel complètement dépassé. Et par rapport au service à la société, pourquoi serait-il réservé à une tranche

d'âge précise ? Cette manière de l'assigner aux jeunes a une dimension paternaliste qui ne me semble pas à la hauteur des enjeux du vivre ensemble à tous les âges.

Pour vous, le service civique n'a pas ce rôle d'intégration dans la société qu'espèrent les politiques ?

Tel qu'il fonctionne aujourd'hui, ce ne sont pas les moins intégrés qui vont faire un service civique. Donc non, je ne pense pas qu'il ait ce rôle-là. Il a plein d'autres rôles et il faut le développer mais il n'a pas de rôle d'intégration. L'idée de remettre la contribution, la coopération au centre de la société, cela me paraît fondamental. Le service civique met au centre cette idée mais il faudrait tous coopérer et à tous les moments de la vie. C'est dommage que tous ces débats sur le service civique soient biaisés par l'idée qu'il faille que cela fonctionne comme au bon vieux temps où il y avait le service militaire. Ce n'est pas cela qui est à l'ordre du jour. Aujourd'hui, il faudrait chercher d'autres modèles.

Marc Bessin, sociologue, chercheur à l'EHESS et spécialiste du service militaire.

LES QUATRE GRANDS OBJECTIFS DU GOUVERNEMENT

■ **Un accès plus facile**
D'ici trois ans, 350 000 jeunes, âgés de 16 à 25 ans, pourront avoir accès au service civique. En 2015, seulement 60 000 volontaires ont pu y accéder. Cette même année, 400 000 demandes ont été envoyées. Mais François Hollande a un objectif plus ambitieux en ligne de mire : généraliser le processus après 2020.

■ **De nouveaux acteurs**
Les collectivités locales vont être bien plus mobilisées qu'aujourd'hui. Et elles ne sont pas les seules. Les volontaires pourront à l'avenir candidater à des services proposés par les ministères, les administrations, ainsi que par de grandes entreprises publiques.

■ **Plus de communication**
40 conférences vont être organisées dans les collectivités locales cette année. Le but de ces rencontres : montrer aux collectivités les avantages du service et son fonctionnement.

■ **Transmettre les valeurs de la République**
François Hollande veut renforcer le sentiment de citoyenneté des jeunes à travers ces missions. Un « parcours citoyen » pourrait même être mis en place, de l'école primaire à la terminale. **A.D**

CHÔMAGE LE CHEVAL DE BATAILLE DE CASTILLON



Mairie de Castillon

Face au chômage, Castillon n'a pas dit son dernier mot. Cette petite commune du Libournais propose un dispositif de réinsertion original à ses demandeurs d'emploi. Encourageant mais pas suffisant.

Audrey Dumain

Malgré le bruit strident de la meuleuse qui tourne près de lui, Bernard ne sourcille pas. Il s'applique à poser et coller les carrelages sur les murs du nouveau vestiaire du stade. Au départ, ça n'a pas été chose facile. Tout comme la majorité des demandeurs d'emploi qui s'activent sur le chantier, ce quarantenaire n'en avait jamais posés de sa vie. Son truc à lui, c'est le bois. Mais après un accident du travail, cet ancien bûcheron a dû faire autrement. « J'ai cherché des petits boulots sur le site du Bon Coin mais ce n'est pas suffisant », avoue-t-il, un brin désespéré. C'est un ami qui lui a parlé du « chantier formation » que proposait la ville, en partenariat avec la région. L'idée est simple : réintégrer des chômeurs de longue durée dans la vie active, en leur

proposant un travail qui les forme à un nouveau métier. « J'appréhendais un peu au début mais peut-être qu'avec cette formation je trouverai un travail, confie Bernard. De toute manière, sans espoir on ne fait rien ! » Depuis le 15 décembre, onze demandeurs d'emploi se forment, tout comme lui, au métier de carreleur. Ici à Castillon, à 15 km de la riche commune de Saint-Émilion. En échange de leur participation à la rénovation de ces vestiaires, le Conseil Régional indemnise ceux qui ne reçoivent pas, ou plus, d'aides de Pôle Emploi. Le dispositif semble plaire. Sur le chantier, l'ambiance est bon enfant mais elle n'en est pas moins sérieuse. Tous espèrent acquérir une qualification au métier de carreleur à la mi-avril, lorsqu'ils auront terminé leur mission. « Une fois qu'ils auront obtenu ce diplôme, nous les aiderons dans leurs démarches pour trouver un travail », souligne Jean, leur formateur.

UN CHÔMAGE LOIN D'ÊTRE VAINCU

Mais Castillon abrite bien plus de onze chômeurs sous ses toits. 550 sont dans le même cas que Bernard. Et le dispositif que propose la ville avec la région Aquitaine ne suffit pas à les occuper tous. Parmi tous ces demandeurs d'emploi, un tiers est au chômage depuis plus de deux ans. « On est dans un secteur de mono-activité viticole. Ici, c'est la seule richesse économique

avec le tourisme l'été », explique Jacques Breillat le maire de la ville. Pour lui, une solution pourrait briser la spirale de l'échec : la ville vient de candidater au dispositif « Territoires zéro chômeur. » C'est l'association ATD Quart Monde qui a proposé cette idée au gouvernement. Le Sénat vient tout juste de l'approuver. L'expérimentation permettrait aux chômeurs de longue durée d'obtenir un CDI de cinq ans (SIC) payé au SMIC et financé par... des dépenses sociales ! RSA ou encore indemnités chômage seraient donc rassemblés dans un fonds commun pour rémunérer les volontaires. Et pas question de concurrencer les

entreprises. « Les missions que nous créerons si nous sommes sélectionnés seront toutes des missions pour prendre soin... Prendre soin des gens en difficulté, de l'environnement... En clair, tout ce qui concerne l'intérêt général. »

L'idée est presque trop belle. Il est peut-être là le problème. C'est en tout cas ce que dénonce Maurard Rabhi. Le secrétaire général de la filière textile de la CGT et membre du CESE (Conseil Economique, Social et Environnemental) s'est penché sur la question. Pour lui, c'est un coup de « communication avant la présidentielle ». « On nous fait croire qu'on a trouvé une solution miracle. Mesurons que derrière tout ça, il y a des hommes et des femmes », insiste-t-il. Comment des indemnités gérées par des acteurs différents (département, région, Etat) pourront-elles être rassemblées dans un même fonds ? Et comment pérenniser ces pseudo-CDI qui ont en fait une durée limitée de 5 ans ? Pour le membre du CESE, les réponses restent floues.

Mais le maire de Castillon, lui, a bon espoir : « Si on arrive à aider la moitié des chômeurs de longue durée ce sera déjà pas mal. Il ne faut pas oublier que le dispositif est basé sur le volontariat. »

En attendant la réponse à sa candidature, la mairie pourrait bien renouveler cette aventure avec de nouveaux demandeurs d'emploi... pour le chantier du vestiaire d'en face.



Audrey Dumain

Bernard a 40 ans. Après six ans de chômage il se reconvertisse en carreleur.

JUPPÉ PLACE SES PIONS POUR 2017



Clarisse Martin

Alain Juppé assistait récemment au lancement du comité Les Jeunes avec Juppé de la Gironde. Un jalon symbolique posé en vue de la présidentielle de 2017. Récit.

« Juppé, président ! ». Ce jeudi 21 janvier, 150 jeunes sont rassemblés au Cajou Caffé, place Camille-Julian. 19 h 30, Alain Juppé entre. Il quitte son costume de maire de Bordeaux. Il est sur la rampe de lancement, direction 2017. Les jeunes affluent depuis une bonne heure. Sur les poitrines, des pin's « Jeunes avec Juppé ». Aux murs, des affiches « AJ ! Pour la France ». L'ambiance est bon enfant. On discute et on boit un verre. Ici, la politique se fait baskets aux pieds, une bière à la main et le Smartphone jamais loin.

APAISER, RASSEMBLER, RÉFORMER

À la tête du comité, Paul Azibert, étudiant à Sciences Po Bordeaux. Encarté à l'UMP en 2011, il a rallié Juppé quand ça a commencé à « sentir le roussi au sein du parti ». Barbu, sans veste ni cravate, il explique pourquoi son choix s'est porté sur Juppé. Parce qu'« il s'engage à ne faire qu'un seul mandat ». Donc à faire des réformes structurelles et

Clarisse Martin

à ne pas tomber dans la course à la réélection. Et pour son triptyque d'engagements : « Apaiser, rassembler, réformer » répété comme un leitmotiv. Matthieu Ellerbach a fait le déplacement à Bordeaux pour l'occasion. Cet étudiant à Sciences Po Paris est le coordinateur national des Jeunes avec Juppé. Il a quitté l'UMP en 2010. Avec l'air de ne pas trop y toucher, il s'anime quand il parle politique. « Une fois président, Sarkozy m'a déçu ». Depuis le lancement du premier comité en juin 2015 à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), près de 200 autres ont vu le jour. Du haut de sa vingtaine d'années, Alice Provost n'est affiliée à aucun parti non plus. Elle gère la communication. Elle détaille le plan d'action : occuper le terrain en vrai et via les réseaux sociaux. « Mais tu fais tout en fait », la taquine Paul. Bon enfant, on a dit. Dans la salle, on loue les qualités d'Alain Juppé. « Rassembleur », « consensuel », « homme de terrain », énumère Luc, 18 ans.

Cet étudiant en droit à Bordeaux a adhéré au parti Les Républicains en septembre.

UNE OPÉRATION SÉDUCTION QUI TOURNE À VIDE

Pas de détracteur en vue. Quelques badauds qui sont « venus par curiosité ». Vaïlle que vaïlle, certains sont motivés pour deux. Cheveux gominés en arrière et Stan Smith aux pieds, Louis de Larroche n'a que 20 ans. Il a adhéré à l'ex-UMP en 2011. En 2014, il était le benjamin de la liste d'Alain Juppé aux municipales. Il débite un discours bien huilé. Et a réponse à tout. « Juppé, c'est l'expérience et la modernité. Son âge est un gage de confiance ». Sur Sarko, il montre les crocs. « Il veut se venger car il n'a pas digéré sa défaite face à Hollande ». Les petits soldats de Juppé sont parés au combat. « Mais un combat pacifique », précise l'ancien Premier ministre, en évoquant les primaires des 20 et 27 novembre. C'est un Juppé confiant qui apparaît ce soir-là. « Il ne faut pas trop se fier aux sondages, mais bon

quand ils se vérifient au fil des mois... » dit-il, elliptique. Les militants ne boudent pas leur plaisir. Quand Alice Provost commence « Vous êtes plus âgé que... », il l'interrompt. « Que vous ? Oui, c'est sûr ! ». Mais reprend son sérieux et égrène ses propositions. Toujours, il joue la carte du rassemblement. « Je suis un homme de droite mais pas sectaire ». Pour le pays, il formule un souhait. « Une France fidèle à elle-même, qui ne s'interroge pas indéfiniment sur son identité ». Un message à peine voilé à l'adresse de Nicolas Sarkozy. Avec les bons vœux du maire de Bordeaux. Après les photos et poignées de main échangées, Alain Juppé donne son sentiment sur sa jeune garde. « Un mouvement qui fait tâche d'huile ». Face à la table où il répond aux questions bière en main, la file s'allonge. Sur ses atouts par rapport à ses adversaires ? Sans hésiter, son « projet ». Et sur sa personnalité ? « Je n'aime pas parler de moi. Ce sera celle qui inspirera le plus les Français... Mais moi j'ai mon idée ».

LA MUSE DE LA GAUCHE VS LE SÉCURITAIRE

Christiane Taubira a présenté sa démission du gouvernement Valls la semaine dernière. Portraits confrontés de l'ex-garde des Sceaux et de son successeur, Jean-Jacques Urvoas, auquel elle s'était opposée lors du débat à propos de la loi sur le renseignement. L'homme de dossiers arrivera-t-il à faire oublier cette femme de combats ?



Kenzo Tribouillard / AFP



Creative common via Google Image

Clarisse Martin

« Électron libre », « caution de gauche », Christiane Taubira a été affublée de nombreux qualificatifs. Parfois même de noms d'oiseaux. Quand ce n'étaient pas des insultes racistes ou sexistes. Adorée à gauche – « Elle continuera à compter pour la gauche et les valeurs de la République qu'elle a fini par personifier », confie à son propos le député socialiste de l'Isère Erwann Binet – et honnie par la droite. Son départ ? « Une bonne nouvelle pour la France », se félicite le porte-parole Les Républicains Guillaume Peltier. Il faut dire que la droite lui a mené la vie dure, à grands coups de « Taubira démission » récurrents, elle a pourtant essayé de passer outre et de garder sa libre parole, teintée d'idéalisme. Ses envolées lyriques resteront en mémoire. Ses dissensions avec la ligne prônée par le gouvernement aussi. Un carcan qui semblait parfois trop étroit pour la Guyanaise, qui revendiquait sa li-

berté. Ce qui a pu générer quelques couacs. Mais Christiane Taubira, c'est aussi l'adoption de la loi sur le mariage pour tous en 2013, la réforme pénale, et le combat pour les libertés individuelles.

LA POÉSIE MÊLÉE À LA POLITIQUE

D'où son opposition à certains pans de la loi sur le renseignement, portée à l'époque par un certain Jean-Jacques Urvoas, député du Finistère. Citant volontiers Nietzsche, Levinas, Aimé Césaire, elle a été plusieurs fois pressentie rue de Valois, au ministère de la Culture. N'hésitant pas à pratiquer l'auto-dérision, se qualifiant par exemple de « sorcière d'Amazonie », elle a incarné sa fonction avec un style bien à elle, dans la lignée d'un Robert Badinter. Sans sa verve, les séances de questions au gouvernement risquent d'être moins hautes en couleurs.

Camille Humbert

Député socialiste du Finistère, Jean-Jacques Urvoas a d'abord été le monsieur sécurité du PS avant de s'intéresser aux questions judiciaires. À 56 ans, ce quasi inconnu remplace la très médiatique Christiane Taubira. Encarté à 18 ans, rocardien à 20 ans, premier secrétaire de sa fédération à 40 ans, et ainsi de suite, il a gravi les échelons du Parti socialiste parallèlement à ses mandats de conseiller régional puis de député. Ancien strauss-kahnien, ce Breton est devenu le plus fidèle conseiller de Manuel Valls. Plusieurs fois déçu de n'avoir pas été pourvu d'un poste ministériel après l'élection de François Hollande, il était le président de la commission des lois depuis 2012. Il est aussi intervenu sur des textes relevant du champ sécuritaire comme la réforme de la garde à vue. Il a également rédigé le texte sur la transparence de la vie publique après l'affaire Cahuzac. En

MONSIEUR PROPRE DU GOUVERNEMENT

Depuis, on le surnomme « monsieur propre » ou l'incorruptible. Après cinq ans en tant que député de l'opposition, il voulait s'essayer à quelque chose de nouveau. Voilà qui est chose faite. Et c'est une arrivée remarquée. « Pour souhaiter la bienvenue à notre façon au nouveau ministre de la justice on a down son blog #OpPs #Anonymous », a tweeté le groupe Anonymous après avoir fait tomber le site du garde des Sceaux. La loi relative au renseignement n'avait guère été appréciée par les hacktivistes.

THE TRUMP MACHINE COMMENT ÇA MARCHE ?

Aux États-Unis, les campagnes présidentielles sont l'occasion de faire le show. Et ça, Donald Trump l'a bien compris. Omniprésent dans les médias, le milliardaire américain use et abuse d'une communication politique musclée. Décryptage.

Même si vous n'avez pas suivi la primaire républicaine, son visage vous est forcément familier. Moumoute rousse, peau orange à force d'UV, le physique de Donald Trump marque les esprits d'une nébuleuse orangée indélébile. Sa personnalité est explosive, il éructe des provocations à tour de bras et harangue la foule chauffée à bloc. Rien d'étonnant à ce que les sites humoristiques s'en donnent à cœur joie. Mais la blague tourne court lorsqu'il se retrouve propulsé en tête des intentions de vote avec près de 34% des voix. Christian Delporte, historien et spécialiste de la communication politique, explique que l'une de ses qualités est « d'avoir su occuper le terrain en éliminant les candidats qui à côté de lui paraissent fades ».

SEUL CONTRE TOUS

Donald Trump sort du lot et pas seulement par son apparence physique. L'homme se paye le luxe de financer lui-même sa campagne politique. Une prouesse quand on connaît les montants exorbitants

Maïder Gérard

qu'atteignent les comptes d'une campagne, surtout aux États-Unis où il n'existe pas de plafond maximum. Sa fortune devient alors un argument politique. Ne dépendant pas de financements extérieurs, Trump affirme n'avoir de comptes à rendre à personne et revendique son indépendance totale contrairement à ses concurrents. Cette stratégie le fait passer comme le seul homme vrai et indépendant de la primaire et attire les déçus de la politique traditionnelle. Pour l'expert en communication politique, c'est une manière de jouer la « *communication du peuple contre les élites, faisant oublier que lui-même fait partie des élites* ». Ou l'art d'être riche et de transformer cela en proximité avec le peuple.

L'AGITATEUR

Lorsqu'il s'agit de balancer des phrases choc, Trump n'a pas son pareil. Les positions clivantes du milliardaire font sans cesse polémique dans les médias. « *Ce discours transgressif attire comme un aimant les médias. Son habileté*

c'est le spectacle et, qu'ils soient pour ou contre, les médias l'observent et diffusent son discours », analyse Christian Delporte. Une aisance qui n'est pas étonnante puisque Trump est un habitué des médias et du show. Ce spécialiste du business du divertissement a lui-même animé pendant onze ans, une émission de télé-réalité appelée *The Apprentice* et il a également été actionnaire de l'émission *Miss Univers* de 2003 à 2015. Il sait donc comment s'accaparer l'espace médiatique pour être constamment sous le feu des projecteurs.

LE MARCHAND DE RÊVES

Sur la forme, la campagne du businessman est donc exubérante, bruyante et même flamboyante. Sur le fond en revanche, les idées sont débarrassées du superflu, simplistes même. Il résout des problèmes complexes avec des solutions très simples (cf. encadré). Sa promesse ? Rendre à l'Amérique sa grandeur (« *Make America great again* »). Il se veut le porte-drapeau du rêve américain. Christian Delporte analyse : « *Ce qui marche bien dans l'image de Trump c'est qu'il*

raconte la même chose que Reagan en 1981. C'est l'Amérique fantasmée des cowboys, de Hollywood, la superpuissance américaine ». Un vendeur de rêve ? En tout cas, aux États-Unis, pour l'expert en communication politique, « *il n'y a pas de frontière entre la politique et le spectacle* » et le rouleau-compresseur Trump est une machine à communiquer bien huilée.

LES RÉPONSES DE DONALD TRUMP À L'IMMIGRATION CLANDESTINE

- Construire un plus gros mur entre les États-Unis et le Mexique.
- Faire payer le Mexique pour ce mur.
- Renvoyer dans leur pays les immigrés clandestins.
- Supprimer l'acquisition de la nationalité américaine par le droit du sol.



Gage Sklamore

« EN POLOGNE, LES MÉDIAS NE SONT PLUS INDÉPENDANTS »

Vedette de la télévision publique, Hanna Lis a été remerciée en dix minutes, après 23 ans passés à la tête de l'information sur Polska TV. « *Le vent du changement est en train de se soulever et tu n'as pas ta place dans ce nouveau concept* ». C'est avec cette phrase que son ancien patron, fraîchement nommé, l'a remerciée le 12 janvier.



East News

LA SITUATION POLITIQUE EN POLOGNE

- 25 mai 2015 : Andrezej Duda et son parti, Droit et justice (PIS), remportent les élections présidentielles avec 51,55% des voix.
- 25 octobre 2015 : Droit et justice remporte les élections législatives, avec 39,1% des voix.
- 30 décembre 2015 : Le Parlement adopte une loi confiant au ministre du Trésor la nomination et la révocation des nouveaux responsables des médias.
- 13 janvier 2016 : La Commission Européenne lance une procédure de sauvegarde de l'Etat de droit en Pologne, à la suite des nouvelles réformes controversées du gouvernement.

Maitre de conférences en science politique et spécialiste de la politique polonaise, Cédric Pellen répond à nos questions.

Peut-on parler de censure aujourd'hui dans le monde médiatique polonais ?

Le mot censure est mal choisi. Il y a une reprise en main par le gouvernement des médias publics. Pour le parti au pouvoir Droit et justice, les médias sont devenus des outils de propagande, au service des libéraux précédemment au pouvoir. Les chaînes de télévision et les radios publiques ne sont donc plus indépendantes selon lui.

Comment se manifeste ce contrôle médiatique ?

Propos recueillis par Blandine Le Page

Le gouvernement a nommé à la tête des médias publics des proches du parti. Une quarantaine de journalistes, considérés comme proches du pouvoir précédent, ont été limogés. Les nouveaux dirigeants de ces médias contrôlent le contenu des informations. Le parti conservateur veut faire de ces chaînes des outils de promotion culturelle de la « grande Pologne ».

Quelles conséquences pour les médias privés ?

Les médias privés sont majoritaires dans le paysage médiatique polonais. Le premier quotidien, la *Gazeta Woborzca*, se présente clairement comme un journal d'opposition. Certains

patrons de chaînes subissent indirectement des pressions. Par exemple, le PDG de Polsat, la deuxième chaîne de télévision du pays, serait intéressé par le rachat d'un groupe de téléphonie mobile et préfère donc aller dans le sens du gouvernement.

Que pensent les Polonais de ces décisions ?

Aujourd'hui, la majorité n'est pas sensible à ces questions. Certes, des manifestations ont eu lieu à Varsovie et dans dix-neuf autres villes de Pologne, rassemblant jusqu'à 100 000 personnes. Mais les Polonais sont désabusés et attendent de voir la mise en place des réformes économiques et sociales.

LE GRAND CRU BORDELAIS N'ÉTAIT QU'UN VIN DE TABLE

Viticulteur hors-norme pour certains, charlatan pour d'autres. Loïc Pasquet, le créateur du Liber Pater, un vin bordelais hors de prix, a été condamné le 14 janvier dernier par le tribunal correctionnel de Bordeaux pour « escroquerie » et « tromperie ». Récit d'une affaire qui jette un froid dans le milieu très prisé des vignobles bordelais.



Marie-Lan Nguyen

Douze mois de prison avec sursis et 30 000 euros d'amende. C'est le sort qu'a réservé la justice à Loïc Pasquet, producteur de vin à Landiras, en Gironde. La principale accusation ? Il a établi une fausse comptabilité afin de mettre la main sur 600 000 euros de subventions, délicatement subtilisés aux institutions européennes. Une somme exorbitante en échange de laquelle le vigneron s'engageait à investir 1,2 million d'euros dans la promotion de ses spiritueux en Chine et en Russie notamment. Mais c'est ici que ça coïncide. Premiers grains de sable : la société à qui Pasquet confie cette action de promotion ne réalise pas les prestations envisagées en matière de salons, publicités, vidéos promotionnelles. Les enquêteurs ne trouveront rien, si ce n'est de fausses factures présentées en guise de justificatifs lors du procès. Pour la justice, ça ne

Valentin Etancelin

peut pas passer. « *Il ne pouvait pas ignorer que ces prestations étaient fictives* », a tranché la procureure, Catherine Figierou. Une bien contrariante histoire pour Loïc Pasquet, puisqu'une partie des subventions, autre fâcheux grain de sable, aurait transité sur ses propres comptes bancaires.

UN ÉLIXIR BIEN TROMPEUR

Il faut dire qu'à 4 000 euros la bouteille, il y a de quoi vouloir chérir ses clients. Les tarifs du Liber Pater atteignent des sommets. Et pourtant, est-ce bien légitime ? Image de marque peaufinée, cinq hectares de vigne « bio » travaillés à la main, vinification intégrale en barriques et deux ans d'élevage. De quoi faire rêver les amateurs de grands crus ! Mais un détail non négligeable vient noircir le tableau. Le Liber Pater, « mélange recherché de

deux cépages en voie de disparition » comme l'affirme son créateur, n'est en fait qu'un leurre. « *Aucun de ces cépages n'a jamais été utilisé* », a rétorqué Caroline Baret, une magistrate pour qui une bouteille de Liber Pater ne devrait pas coûter plus de 15 euros. Une accusation que le principal intéressé reconnaît à la barre, le couteau un peu sous la gorge. « *Je parlais de recherche de vins anciens, cela ne veut pas dire qu'ils étaient jusqu'à présent utilisés dans nos bouteilles* », a-t-il bredouillé. A quoi tient son « prestigieux élixir » ? Finalement, à bien peu de choses. C'est une variété de graves on ne peut plus classique. Pas de quoi hypothéquer sa maison pour s'en procurer une bouteille. Fin de l'histoire ? Pas vraiment. À la condamnation de Pasquet pour « escroquerie » s'en ajoute une autre pour « tromperie ». L'espacement minimal des pieds de vigne imposé par le cahier des charges de

l'AOC n'a pas été respecté. Les enquêteurs ont même signalé des chais peu reluisants et huit hectares de vigne dans un état d'abandon.

MAUVAIS KARMA ?

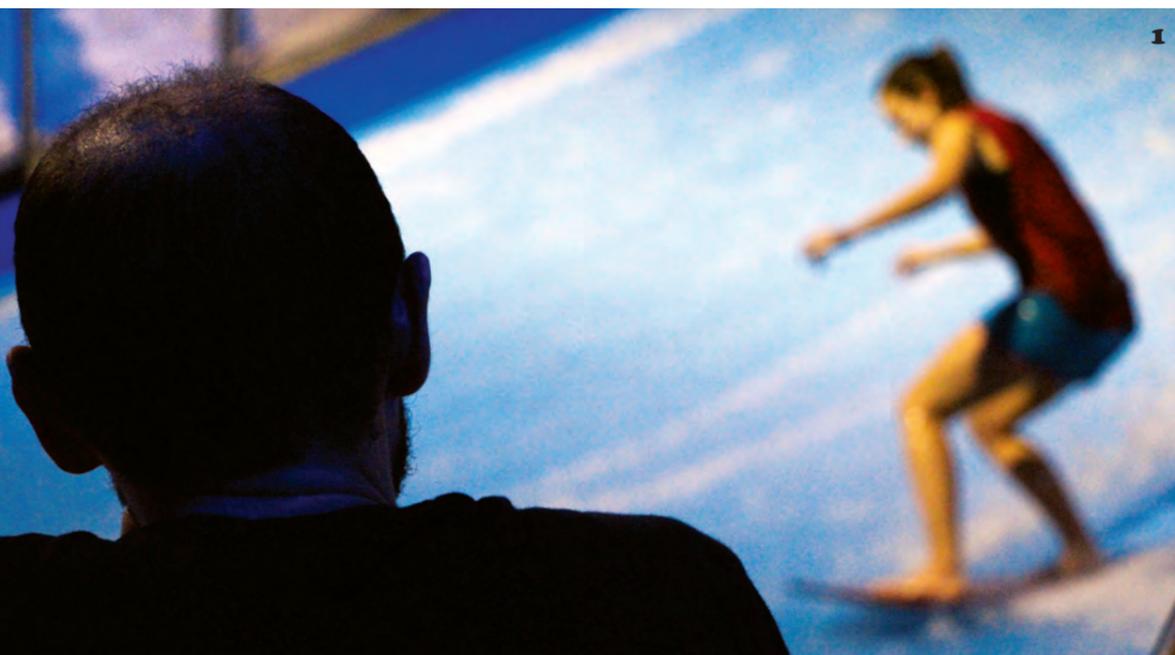
Pour Loïc Pasquet, c'est le sort qui s'acharne sur lui. En novembre dernier, 500 de ses pieds de vigne ont été vandalisés et coupés au sécateur. Bien que la justice n'ait pas encore mis la main sur les coupables, le vigneron s'estime lésé et profondément choqué. Sa condamnation en justice ne fait qu'en rajouter une couche. « *J'ai l'impression que quelqu'un de haut placé m'en veut* », déclare-t-il en janvier à *La revue du vin de France*. « *Il y a une vengeance derrière tout cela* ». Coupable, pas coupable ? Loïc Pasquet sort en tout cas déstabilisé et discrédité par cette affaire. Le producteur de vin ne compte pas en rester là et s'apprête à faire appel de son jugement. »



SURF INDOOR

UN SPORT QUI A DU FLOW

Run, slide, double flip shove it 180°... Dans l'atmosphère étouffante du Wave Surf Café, les « riders » se préparent à prendre la vague. Ils sont vingt à participer à la première compétition de surf indoor ici, un peu au nord de Bordeaux. Loin d'être le petit frère bâtard du surf « classique », le phénomène prend de l'ampleur et attire les passionnés de glisse. Plongée au cœur du rouleau artificiel : on laisse la « wax » (graisse) au placard et on va trouver son flow (rythme) sur une vague sans fin.



1

1. Pendant la compétition, les riders sont jugés sur trois critères : le flow, c'est-à-dire leur qualité de glisse, les figures et le timing. « Si je réalise une manœuvre en début de run et en haut de la vague, je prends plus de risques qu'en fin de run et en bas de la vague », explique Philippe Roger. Pour corser le tout, il ajoute des pénalités : si le rider touche trois fois l'eau avec la main, son run ne compte pas.

2. Les figures de l'indoor sont basées sur celles du skate : on fait des flips, des 360° ou des shove it. Ici, la vague générée en circuit fermé est plus petite qu'une vague naturelle. La progression initiale est rapide, mais le plus dur reste à exécuter des figures normalement réservées à un sol dur... dans l'eau.

4. Trop de slide (dérapage) tue le slide ! « Si tu tournes un peu trop ta planche dans un virage, c'est mort. C'est un sport qui demande beaucoup de précision, plus que le surf outdoor. Du coup, je viens souvent m'entraîner ici pour améliorer ma posture. » Léo profite de la vague sans fin pour se perfectionner rapidement. Alors qu'un surfer utilise 54 % de son temps à ramer et 28 % à attendre la vague, il met seulement quelques secondes pour reprendre son run.



2



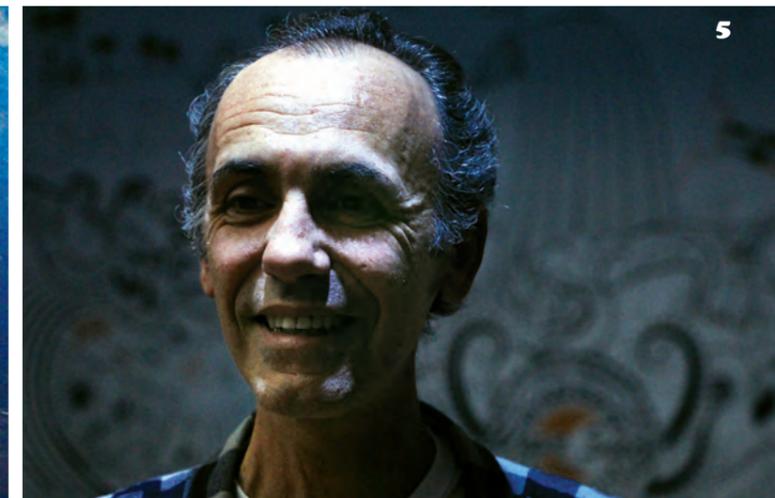
3

3. Léo sort trempé de sa séance de surf : « C'est un sport hybride, en fait. Moi, je trouve que ça ressemble plus à du snow qu'à du surf : les sensations sont vraiment similaires. » Educateur spécialisé, il vient généralement une à deux fois par semaine. Mais c'est surtout un amoureux de la glisse : skate, snowboard, surf, roller... tout y passe.

5. « C'est pas pareil que du surf. C'est pas comme du skate, c'est pas comme du snowboard... » Philippe Roger, cofondateur du Wave Surf Café est convaincu : le surf indoor a un avenir. Il n'est pas voué à rester le « surf pour frileux ». Créer une compétition, c'était pour lui le moyen de donner un but à ses clients riders : « depuis qu'on a monté cette compétition, on les voit tenter de plus en plus de figures, s'appliquer lors de leurs runs. »



4



5



6

6. Lucie s'impatiente. Elle est l'une des compétitrices en lice pour le meilleur run. Au total, elles sont quatre. Un nombre assez décevant, mais Lucie avoue que la glisse est un milieu assez masculin. À 17 ans, c'est plutôt le wake-surf qui l'emballe : tirée par un câble, elle évolue sur sa planche dans un skate-park immergé. Mais l'hiver, tout est fermé. Alors, pour une vingtaine d'euros l'heure, elle s'offre parfois un peu de glisse.

Y'A-T-IL UNE PILOTE DANS L'AVION ?

Notre journaliste, sujette au mal de l'air, a lié son destin d'un jour à un simulateur d'avion de chasse modèle F-16 Fighting Falcon. Bienvenue dans la Fighters Academy de Bordeaux.

Camille Humbert

Jean-Baptiste m'accueille tout sourire dans un bel uniforme de pilote de chasse. À la Fighters Academy, tout le monde est invité à se mettre en tenue pour s'immerger totalement dans l'univers de l'aviation. Jean-Baptiste est mon instructeur, mais visiblement pas mon co-pilote... En entrant dans la cabine, je ne vois qu'un siège. Je comprends donc très vite que je vais devoir piloter l'appareil toute seule. Le stress monte. Un peu ? Non... en réalité la pression est totale. « Vous n'avez pas peur ? » me demande le moniteur. J'hésite un instant à jouer les femmes fortes, mais je sais déjà que mon regard inquiet me trahit. J'avoue donc ma phobie des airs. Il me répond un « super » ultra enthousiaste. Simuler un vol aide à comprendre le fonctionnement d'un avion et ainsi à contrôler les peurs irrationnelles... dit-il. La société Aviasim, conceptrice du programme, pro-

pose d'ailleurs des formules thérapeutiques pour les grands stressés de mon espèce. « Mais on n'est pas là pour ça », me rappelle mon instructeur : « À la Fighters Academy, on pilote un Falcon de guerre, le but c'est de tirer sur les avions ennemis. »

ÇA PLANE POUR MOI

Après plusieurs minutes d'explication sur le fonctionnement de l'engin, Jean-Baptiste me lâche : « Alors, prête ? » Allez, on n'est pas venu ici pour papillonner, il faut bien se lancer ! J'ai d'abord beaucoup de mal à commander mon avion. Aussi compliquées à contrôler que les joueurs de foot dans FIFA, les manettes sont capricieuses et particulièrement sensibles. On vire rapidement de bord... Un coup la tête dans les nuages, la seconde d'après on se retrouve le nez face au sol. À plusieurs reprises je frôle de peu le crash. Mais l'adrénaline fait oublier la peur, on s'accroche à ses commandes. Finalement, la maîtrise – plus ou moins bonne

– de l'appareil vient assez rapidement. Sur le ventre, sur le dos : mon Falcon fait des « tonneaux » comme on dit dans le jargon. Et ça, c'est particulièrement impressionnant. Les images de synthèse sur les écrans à 180° donnent l'illusion de planer véritablement. Maintenant qu'on a la machine en main, il faut dégommer l'ennemi. Comme dans un jeu vidéo grandeur nature, on doit cibler l'avion à détruire puis tirer. Missiles ou canons, à chacun sa technique. Au début je galère un peu... à la fin aussi. Maigre bilan de ma courte expérience de pilote de chasse : zéro cible touchée.

UNE EXPÉRIENCE À TENTER

Malgré mes appréhensions de départ, je dois avouer que l'expérience est amusante. C'est d'ailleurs une activité divertissante qui ne vise pas les professionnels mais bien les amateurs, pour passer un moment sympa entre amis. Seul petit bémol : le siège est statique, les sensations ne sont donc que visuelles. Mais le système de vibration coûterait beaucoup plus cher, et à 59 euros la demi-heure

on s'en passera volontiers. Malgré cette petite déception, le rendu est bluffant. Les décors sont réalistes, la vue est imprenable. À 3000 mètres d'altitude on a la sensation que le ciel nous appartient, pourtant les montagnes et les habitations sont plus proches qu'on ne le croit... À la Fighters Academy l'art de la voltige est de mise. À tel point que je conseille aux pilotes non expérimentés de ne pas y aller l'estomac trop rempli, l'expérience peut soulever les cœurs fragiles ! Pour plus d'informations : 05 56 23 17 05 - bordeaux@fighters-academy.com



Jean-Baptiste, instructeur de vol.

Camille Humbert

Simulateur de vol de la Fighters Academy



Fighters Academy

LA BLUECUB EN QUESTIONS

BlueCub, le service d'auto-partage de la ville de Bordeaux, vient de fêter ses deux ans d'existence. Si la dernière née des voitures électriques du groupe Bolloré s'installe peu à peu dans le paysage de la métropole, elle ne manque pas de soulever des interrogations. Tentatives de réponses.



Une BlueCub en charge, cours de l'Yser.

EST-CE QUE ÇA MARCHE ?

Tout dépend de l'indicateur pris en compte. Au moment du lancement du projet, en juin 2013, BlueCub annonce un déploiement prévisionnel de 200 voitures et 80 stations d'ici 2015. En ce début d'année 2016, l'objectif n'est pas encore tout à fait rempli, le compteur étant, pour le moment, arrêté à 170 voitures pour 71 stations. La faute, principalement, à des débuts plutôt poussifs. De l'histoire ancienne, selon François-Xavier Gardère, directeur de BlueCub, qui se montrait confiant, en septembre dernier, dans les colonnes de *Sud Ouest*. « BlueCub ? Maintenant tout le monde connaît ». Les chiffres de l'année 2015 sont en effet plus encourageants. Le nombre de locations a ainsi presque triplé entre le début et la fin de l'année, pour s'élever à environ 62 000. Des interrogations subsistent pourtant, notamment sur les abon-

Texte & photo Antoine Le Goff

nements annuels. Le site Rue89 Bordeaux pointait ainsi il y a quelques semaines la tendance du service à offrir ces abonnements à ses utilisateurs. Quelle peut être la part de ces cadeaux dans le nombre total d'abonnements ? Le mystère perdure, le groupe Bolloré n'ayant pas donné suite à nos sollicitations.

EST-CE QUE C'EST PRATIQUE ?

De l'aveu même de François-Xavier Gardère, si « tout le monde connaît » désormais les BlueCub, « beaucoup ne savent pas comment ça marche ». Pourtant, ceux qui ont l'habitude de s'en servir ont plutôt tendance à vanter leur facilité d'utilisation. C'est le cas de Nolan, qui utilise les voitures électriques entre cinq et dix fois par mois. Malgré un récent problème de liaison entre la voiture et la borne de recharge qui lui a coûté 25 € supplémentaires, il trouve le service « relativement

pratique ». Il est rejoint sur ce point par Matti, qui prend aussi les transports en commun, mais préfère les BlueCub notamment quand il a des choses à transporter. « Pour revenir d'Ikea, par exemple ». Plutôt une alternative à la voiture personnelle, donc, ce qui ne semble pas être le cas pour tous les adeptes de l'auto-partage. Une étude menée par le cabinet 6T, auprès des usagers de l'Autolib' parisienne, a montré que celle-ci attirait davantage d'habités des transports en commun ou du vélo que d'automobilistes. Les voitures de Bolloré produiraient-elles l'inverse de l'effet écologique recherché ?

EST-CE QUE C'EST VRAIMENT ÉCOLO ?

En avril 2014, l'association Observatoire du nucléaire obtient que les publicités de la BlueCub cessent de mentionner que cette dernière est « écologique ». En cause, notamment, l'origine de l'électricité

utilisée, issue à 75 % du secteur nucléaire. Quelques mois plus tard, le groupe Bolloré rectifie le tir et annonce que sa voiture bordelaise sera désormais alimentée par la Compagnie nationale du Rhône, premier producteur d'énergie exclusivement renouvelable en France. Suffisant pour qu'elle redevienne écologique ? Sûrement pas, selon Stéphane Lhomme, fondateur et directeur de l'Observatoire du nucléaire. « L'électricité est exactement la même qu'avant, affirme-t-il. EDF certifie qu'elle envoie de l'électricité propre, mais c'est de la plaisanterie ». Le militant s'en prend également au système de recharge des voitures. « Les batteries consomment énormément, non seulement lorsqu'elles sont en charge, mais aussi une fois chargées ». Pour lui, il n'existe qu'une solution pour rendre réellement plus propres les transports urbains : « réduire la place de la voiture ». Y compris si elle est électrique.

ZIKA LA MENACE S'EXPORTE

Actif dans 21 pays d'Amérique du Sud et 8 pays européens, le virus Zika a déjà touché plus d'un million d'individus. Essentiellement au Brésil. Transmis par les piqûres de moustiques, Zika menace les Jeux olympiques qui se tiendront en août prochain à Rio de Janeiro. Le point avec la scientifique Anna-Bella Failloux.

L'épidémie a pris un ampleur mondiale, comment envisagez-vous de lutter contre le virus ?

Les moyens de lutter contre Zika sont exactement les mêmes que pour la dengue et le chikungunya, car il n'existe à l'heure actuelle aucun vaccin. On va donc recourir aux méthodes classiques : utiliser des répulsifs, ne pas s'exposer aux moustiques en début et fin de journée, porter des vêtements qui couvrent le corps, mettre des moustiquaires aux fenêtres, nettoyer son jardin...

Concrètement, les J.O. de Rio sont-ils menacés par Zika ?

Non, je ne pense pas. Et puis, l'enjeu économique et sportif est trop important pour que les Jeux puissent être annulés. Mais ce

Un employé du Ministère de la santé désinfecte une maison à San Salvador, dans l'Ouest du Brésil

Propos recueillis par Arthur Jégou & Jadine Labbé Pacheco

qu'on craint surtout, c'est le flux important de spectateurs que les J.O. vont attirer. Beaucoup d'étrangers risquent d'être infectés et de rentrer chez eux avec le virus. Par exemple, si des Français reviennent du Brésil après les J.O. et qu'ils se rendent infectés dans le sud de la France, ils pourraient en plus se faire piquer par des moustiques tigre. Ces moustiques seraient alors à leur tour porteurs du virus et pourraient infecter les Français n'ayant pas quitté le territoire métropolitain.

Comment expliquer son apparition au Brésil ?

C'est un arbovirus, c'est-à-dire un virus transmis par les moustiques, plus précisément par les espèces *Aedes aegypti* et *Aedes albopictus*, le fameux moustique tigre. Ce n'est pas un virus nouveau, il a été découvert en 1947 en Ouganda dans la forêt Zika, chez un singe. À l'origine, le virus



Anna-Bella Failloux, entomologiste à l'Institut Pasteur de Paris

n'était présent qu'en Afrique et en Asie. Mais en 2007, il s'est étendu dans le Pacifique : une grosse épidémie sur l'île de Yap (Micronésie) en 2007, en 2013 en Polynésie française et en 2014

en Nouvelle-Calédonie. C'est en mai 2015 que Zika arrive au Brésil, certainement lié à la venue d'un voyageur porteur du virus.

En quoi le virus diffère de la dengue et du chikungunya ?

Ces trois virus sont transmis par les mêmes espèces de moustiques. Zika est le moins grave des trois. Il ne peut pas tuer, contrairement à la dengue qui peut vous faire mourir de fièvre hémorragique.

Quelle est la véritable menace du virus Zika ?

En dix ans, Zika s'est répandu dans quasiment toute la zone inter-tropicale et continue de se répandre dans le monde aujourd'hui. Le vrai danger est la microcéphalie, une malformation fœtale qui se développe au cours de la grossesse. C'est la première fois qu'on observe ces cas de microcéphalie. Pour l'instant, aucune preuve scientifique confirme le fait que Zika favorise cette malformation, mais le virus est à prendre au sérieux dès maintenant.

L'HOMME QUI VOULAIT LA PEAU D'AMAZON



Œuvrer pour la planète et le climat grâce au numérique, c'est le pari un peu fou que cherche à tenir l'activiste Elliot Lepers. En moins d'un an, il a lancé deux outils destinés à diminuer l'empreinte carbone.

Premier objectif : tuer Amazon. Amazon Killer est une extension internet à installer sur un navigateur. Lancée en décembre 2014, son fonctionnement est assez simple. Passée l'installation, on peut rechercher des livres sur Amazon et une fois son choix arrêté, l'extension entre en action et redirige vers une liste de librairies proches de l'utilisateur où l'objet est en stock. Amazon Killer s'appuie sur la base de données de ce site. Pas de livraison et une empreinte écologique moins salée pour le consommateur. Elliot Lepers revendique pour l'extension environ 25 000 téléchargements.

DEVENIR ÉCOLO PAR PETITES TOUCHES

« J'ai redécouvert mon libraire de quartier grâce à Amazon », s'amuse Hubert Harnois, utilisateur d'Amazon Killer depuis un mois. Ce Parisien de 56 ans se réjouit de pouvoir contourner le géant du net et d'en revenir à des commerces de proximité. La rapidité est aussi un de ses arguments : « Avant il fallait que j'attende une semaine, parfois plus, pour que mon livre soit

Camille Humbert et Clarisse Martin

livré. Et encore, je ne parle pas des fois où je n'étais pas là pour le réceptionner, ni des articles qui ne sont jamais arrivés. » Maintenant il passe devant la librairie la plus proche de chez lui indiquée par l'application, en quelques minutes c'est bouclé. Hubert regrette même qu'il n'existe pas d'Amazon Killer pour tous les types de produit.

90 JOURS POUR CHANGER SES HABITUDES

C'est dans cette même veine qu'est née 90 jours, application disponible sur iPhone, Android et sur le web. Une petite sœur qui se veut plus ambitieuse. Elle a été lancée le 10 septembre 2015, à quatre-vingt-dix jours de la fin de la COP21. L'application lance à l'utilisateur vingt défis écologiques. Libre à lui de cliquer sur « J'ai réussi », « Je le ferai plus tard » ou « Je ne le ferai jamais ». Les défis sont divers. De l'affichage d'un autocollant « stop-pub » sur sa boîte aux lettres au nettoyage de sa maison au vinaigre blanc, en passant par l'acquisition d'un calendrier des fruits et légumes de saison. Dans l'onglet « statistiques », il peut voir combien

de kilogrammes de CO₂ il a économisés ou combien de litres d'eau ont été épargnés. À ce jour, Elliot Lepers revendique globalement 30 millions de CO₂ et 210 millions de litres d'eau grâce aux 490 000 défis réussis par près de 70 000 utilisateurs. Louison Van de Meerseche utilise l'appli depuis un peu plus d'un mois. C'est une amie qui lui en a parlé aux abords de la COP21. L'étudiante parisienne de 21 ans ne se définit pas vraiment comme

une « écolo de base ». « Mon seul geste au quotidien c'est de faire du recto-verso sur les feuilles ! ». Pour l'instant, elle a rempli une dizaine de défis. « J'utilise l'application par vagues, c'est un rythme qui dépend de ma motivation et de ma disponibilité en fait ». Une écologie un peu à la carte qui permet de cumuler une multitude de petits gestes. « Ça m'a permis de réaliser que des choses très simples peuvent faire la différence ».



PORTRAIT

À 23 ans, Elliot Lepers est un bricoleur du web depuis longtemps et connaît déjà plusieurs succès. Cet amateur d'opérations coup de poing sur la toile a notamment lancé les applications Amazon Killer et 90 jours, mais aussi MachoLand contre le sexisme. En 2012, cet adhérent d'EELV a mené la campagne numérique remarquée d'Eva Joly. Lorsqu'on l'interroge sur son cyberactivisme il répond simplement : « Je suis avant tout un militant de terrain. Sur internet, les mécanismes sont les mêmes mais le numérique offre des outils utiles pour mener à bien ses combats. C'est un espace d'expression riche. »

ROSE, UNE BLEUE QUI VISE LES J.O.

Il y a des clichés dont il est parfois difficile de se défaire. La Bordelaise Rose Thomas en fait l'expérience au quotidien. D'un naturel calme et généreux, cette rugbywoman de 27 ans n'a rien à voir avec la brutalité que certains associent à son sport. Elle est pourtant l'une des pièces maîtresses de l'équipe de France de rugby à 7 qui s'est qualifiée pour les J.O. de Rio.

Noémie Gaschy



Noémie Gaschy

« Pendant mes études d'infirmière, beaucoup de gens me demandaient comment je faisais pour être agressive sur un terrain et si douce avec les patients en dehors », sourit Rose Thomas, qui a obtenu son diplôme d'infirmière en 2011. Ceux qui la croisent sans la connaître sont loin de se douter qu'elle joue au rugby. Parce que la Bordelaise est élégante, féminine et posée. C'est d'ailleurs parée d'un collier en argent, un piercing au-dessus de la lèvre et vêtue d'une tunique que nous l'avons rencontrée dans un café de Bordeaux. Aux antipodes de l'image qui colle à la peau des femmes à l'aise avec le ballon ovale. « Ça montre bien que le rugby n'est pas un sport de brutes », renchérit-elle, laissant percevoir son accent du Sud. « Elle est très stylée, très à la mode, avec toujours beaucoup de classe », explique son amie Angélique Degas, qui a été sa coéquipière au Stade Bordelais et avec laquelle elle est très régulièrement en contact.

UN PEU TROP « SAGE »

Les entraîneurs aimeraient même que « Rosita » - c'est son surnom - soit un peu moins « sage ». « Elle doit travailler l'agressivité », explique son coach au Stade Bordelais, Matthieu Codron. Rose Thomas en est consciente : « Quand je

suis sur le terrain, j'ai encore beaucoup d'agressivité en moi que je n'arrive pas à laisser sortir. Je suis sans doute trop gentille, comme dans la vie d'ailleurs ». Il n'y a qu'à voir le sourire et la douceur avec lesquels elle confie ces mots pour la croire sans avoir à se poser trop de questions. Si la jeune femme de 27 ans, qui évolue au poste de pilier, avoue travailler pour aller davantage « au charbon », son caractère conciliateur peut néanmoins se révéler précieux dans un vestiaire. Son calme tranche souvent avec la fougue de ses coéquipières, sa générosité est appréciée. « Je crois que les filles ne m'ont jamais vue énervée », déclare celle qui a grandi à Gradignan et qui partage son temps entre Bordeaux, où elle joue environ un week-end sur trois à XV avec le Stade Bordelais, et Paris, où elle s'entraîne avec l'équipe de France à 7. « Je pense que je peux participer à l'équilibre d'un groupe. Je suis très à l'écoute de l'équipe ».

Ce sont ces valeurs d'« entraide », de « fraternité » qui lui plaisent justement dans le rugby et qui l'ont poussée à se remettre à ce sport dès qu'elle a pu évoluer avec les

sénior. Au grand dam de sa mère qui n'a jamais vu sa seule fille jouer, elle a également trois fils.

DE DANSEUSE CLASSIQUE À JOUEUSE DE RUGBY

L'actuelle joueuse de l'équipe de France avait déjà pratiqué le rugby avec les garçons, de 8 à 14 ans - pour faire comme son grand frère - laissant au placard les ballerines de danseuse classique qu'elle avait chaussées pendant deux ans. Elle avait ensuite dû ranger ses crampons, à contrecoeur. « À 14 ans, je ne pouvais plus jouer avec les garçons et il n'y avait pas assez de filles pour faire une équipe, donc j'ai continué à faire de l'athlétisme et j'ai arrêté le rugby », dit-elle en passant la main dans ses cheveux crépus. Même les blessures - rupture des ligaments croisés de la jambe gauche et rupture du tendon d'Achille de la même jambe en 2013 - n'ont pas réussi à éloigner la jeune femme des terrains. Par deux fois, elle est revenue. Il faut dire que si l'agressivité n'est pas la tasse de thé de Rose Thomas, la détermination et le travail, eux, ne manquent pas. « Son envie d'y arriver fait sa force », explique Mat-

thieu Codron. « Elle a la volonté de bien faire les choses. Elle s'est fixé les Jeux Olympiques comme objectif, j'espère pour elle qu'elle va y arriver ». Angélique Degas abonde dans le même sens : « C'est une tigresse, mais une tigresse qui a la classe. Elle ne joue pas pour faire mal, mais elle donne tout ce qu'elle a, elle fonce, elle ne lâche rien ». Car « Rosita » et ses coéquipières de l'équipe de France se sont qualifiées pour les J.O. grâce à une victoire lors du tournoi de Malemort (Corrèze), en juin dernier. Avec un quatrième et dernier essai inscrit par la Bordelaise. « Au moment de la qualification, j'ai pleuré », confie-t-elle, avec toujours un brin d'émotion perceptible dans sa voix. « Au départ, nous n'étions que deux, avec Fanny Horta, à être sous contrat avec la Fédération française, on s'entraînait avec les garçons, on a vraiment galéré. En deux ans, on est passé de deux à dix-neuf joueuses sous contrat ». Des conditions optimales qui permettent à Rose Thomas de se concentrer uniquement sur le rugby pour préparer le grand rendez-vous de l'été à Rio. L'équipe de France y vise la plus belle des médailles. ☺

LES BURDIS' NOUVELLES REINES DU PALAIS

Les volleyeuses du Bordeaux Mérignac Volley ont commencé leur entraînement dans un Palais des Sports complètement rénové. En manque de reconnaissance, l'équipe des Burdis' espère que son nouveau toit lui apportera confiance, moyens financiers, et légitimité.

Margaux Dubieilh

« Enfin ! », exulte Sherilyn. La volleyeuse se précipite sur le parquet flambant neuf du Palais des Sports de Bordeaux. L'endroit, immaculé, sent encore la peinture fraîche. La jeune joueuse a du mal à y croire : cela faisait plus de cinq mois qu'elle attendait ce moment. « On aurait déjà dû jouer le premier match de la saison ici. Ça a été reporté en novembre, ensuite au 18 janvier... et là, on arrive à l'ouverture. On a enfin notre vraie salle, on va pouvoir avoir des créneaux horaires qui nous arrangent plus, avoir plus de temps pour le repos. »

OÙ EST LE FIGHTING SPIRIT ?

Les Burdis' espèrent retrouver une confiance ébranlée cette saison. Déjà, l'année dernière, elles ont failli se retrouver en Nationale 2, la division inférieure. Elles ne doivent leur salut qu'au naufrage financier d'une autre équipe. Cette année, elles courent 99% de risques de jouer les Playdowns, un tournoi entre les huit plus mauvaises équipes de la ligue Elite. Si



Margaux Dubieilh

elles le perdent, bonjour la Nationale 2 ! François de Tschudy, l'entraîneur adjoint, pense que c'est une question de mental : « Elles se mettent des barrières : elles croient qu'elles ne peuvent pas aller plus haut. Il faudrait dépasser cette limitation psychologique, qu'elles se prouvent qu'elles en sont capables. »

L'ARGENT, LE NERF DE LA GUERRE

Aujourd'hui, le club table sur un budget de 150 000 euros pour l'année. Mais l'entraîneur souhaiterait une « petite » rallonge : « Dans

l'idéal, on aimerait un budget de 350 000 euros pour aller plus haut, pour pouvoir monter et embaucher au moins quatre contrats pros. Cette année, le Palais des Sports nous permettra au moins de boucler la saison avec un budget équilibré... ». Sans liquidités, l'équipe aura du mal à évoluer au-delà de la ligue Elite. Constitué de pros (comme Sherilyn) et d'amatrices, le club a encore un statut hybride qui le handicape souvent.

EN QUÊTE DE RECONNAISSANCE

« On espère amener 2500 spectateurs à terme ! », s'enthous-

iasme François de Tschudy, émerveillé. Sherilyn, elle, semble plus réaliste : « Est-ce qu'on va réussir à remplir tout le Palais ? Je ne pense pas, peut-être qu'on le fera jamais, on reste quand même du volley-ball féminin... ». Le sport est médiatisé depuis peu et souffre de l'indifférence quasi-générale. Même dans leur nouveau Palais, les filles semblent mises de côté : le club de basket masculin des JSA, qui partage la salle, a droit au plus grand vestiaire. Pourtant, au vu des résultats, ils n'ont pas l'air en aussi bonne forme que les Burdis'... ☺

« LA LIGUE PENSE QUE LE FOOTBALL LUI APPARTIENT »

Samedi 23 janvier, Nantes reçoit Bordeaux. La tribune visiteurs est vide. Rien d'étonnant : les supporters girondins ont été interdits de déplacement. Une mesure de plus en plus courante, dénoncée par les groupes de supporters. Romain Mancini, membre des Ultramarines, nous a donné son point de vue.

Que reprochez-vous à la préfecture de Loire-Atlantique qui vous a interdit de vous rendre à Nantes ?

Son incapacité à gérer ce dossier. Aujourd'hui, il est devenu plus facile d'interdire complètement les déplacements, alors qu'en réalité, c'est plus dangereux, parce que ça encourage les initiatives

Propos recueillis par Antoine Le Goff

d'indépendants, sans escorte et sans sécurité.

Depuis quelques années, la répression envers les ultras est croissante. Pourquoi, selon vous ?

La LFP (Ligue de football pro-



Fabien Cottereau

En Allemagne, par exemple, il y a un vrai dialogue. Et il y a un vrai spectacle, sur le terrain et en tribune.

Comment expliquez-vous ce problème de dialogue ?

Ils sont dans leur monde de Bisounours, ils pensent que le football leur appartient et qu'il doit passer par un développement plus mercantile que populaire. Le prix des places augmente, et les nouveaux stades ont du mal à se remplir. Aujourd'hui, il est plus intéressant de payer 11 € pour avoir beIN que d'aller au stade.

À Nantes, onze associations de supporters se sont regroupées pour mieux dialoguer.

Je leur souhaite bon courage. Malheureusement, je pense qu'aujourd'hui c'est plus utile d'agir chacun de son côté. ☺

SIX WEBZINES DANS LE VISEUR

Slapzine, Vacanze, Trashery. À Bordeaux, les webzines se suivent mais ne se ressemblent pas. Du bon, du moyen et parfois même du mauvais. Comment s'y retrouver dans toute cette « web-abondance » ? Rapide tour d'horizon avec les six coups de cœur de la rédaction d'*Imprimatur*. Par Valentin Etancelin



LA VOLIÈRE DE CAROZINE

L'habit ne fait pas le moine. Voilà une expression qu'on dirait faite pour *La volière de Caro(z)ine*, un charmant webzine destiné à la gent féminine. Du rose, des illustrations un peu ringardes et une mise en page des plus classiques. Ce « girly webzine » n'a rien à voir avec ce qui se fait de plus moderne sur la toile aujourd'hui. Qu'importe ! Ici, cette ex-Parissienne parle de séries télé, conseille des lectures sur l'amour et le bonheur ou partage même quelques tuyaux pour aller chiner à Bordeaux. De l'humour, de la légèreté et beaucoup de complicité. Un webzine décontracté qui fait de Caro(z)ine la meilleure copine de ses lectrices.



JUGEOTE

La rencontre entre des punks et des journalistes, ça donne quoi ? Le journalisme steampunk ! Hérité du mouvement littéraire britannique éponyme, le steampunk prend délibérément parti dans ses articles. Chez *Jugeote*, on appelle ça faire « du journalisme d'individus sans individualisme ». On y parle de société. Féminisme, minorités, monde du travail, stéréotypes. Tout y passe, sans langue de bois. Un peu de second degré, beaucoup d'impertinence. En prime : des idées pour sortir boire un coup ou se faire un restau entre amis à Bordeaux.



BORD'ERLINE MAGAZINE

Expos, événements, spectacles. *Bord'Erline Magazine* fait office de petite pépite si l'on veut suivre de près, ou de chez soi, l'actualité et la vie culturelle de Bordeaux. Concerts à l'I.BOAT, séances de dédicaces à la librairie Mollat ou encore prestations artistiques au Conservatoire. De bonnes idées de sorties, gratuites ou à prix bas. À mettre dans ses favoris pour les fins de mois difficiles, ou tout simplement quand on est étudiant.



LE TYPE

C'est qui ce type ? Un formidable webzine culturel, aussi bien sur le plan du contenu que de l'esthétique. Épuré graphiquement, minimaliste et sobre. Parcourir virtuellement ce magazine devient un vrai plaisir pour les yeux. Avec *Le Type*, on parle d'une culture particulière, la culture alternative, parfois méconnue. Pour la comprendre, *Le Type* fait le tri et donne son ressenti sans mâcher ses mots. Quitte à se la jouer langue de pute d'ailleurs. De la critique du dernier film de Paolo Sorrentino au nouveau duo de musique électro-orientale. L'occasion de faire des découvertes originales et de qualité.



ROOM 72

Place à la musique ! Coups de cœur, playlists, interviews et chroniques de concerts. *Room 72* fait la part belle à tous les genres de musique, et ce depuis maintenant 5 ans. Qu'elle soit grand public ou alternative, il y en a pour tous les goûts. On peut, au choix, redécouvrir avec plaisir des tubes pop planétaires qui ont marqué les années 90, ou bien faire connaissance avec le dernier rappeur en vogue de Los Angeles. En bonus : *Room 72* indique avant chaque article combien de temps le lecteur va mettre à le lire. Pratique !



FEELING BLUES

Pas d'éclectisme ici, *Feeling Blues* est un webzine musical bien particulier. Il s'attaque à un genre précis : le jazz. Fan occasionnel de Herbie Hancock ou spécialiste de Duke Ellington ? Pas d'inquiétude, ce webzine est à la portée de tout le monde. Les curieux peuvent même en profiter pour se doter de bonnes bases en la matière pour étaler leur culture devant des amis en soirée. *Feeling Blues* a beau être un webzine, il est publié sous la forme d'un trimestriel, et téléchargeable gratuitement. À feuilleter le soir, au coin du feu, sur fond d'un bon Chet Baker.

LES ARTISTES PRENNENT « LA PALABRA »

Rencontre avec trois artistes invités à Bordeaux, à l'occasion de la troisième édition de la Muestra d'art contemporain latino-américain (MACLA), consacrée à la représentation graphique de la parole.



IVAN TORRES

« J'AI PASSÉ L'ÂGE DE FAIRE DES BÊTISES »

« Je vais bientôt avoir 40 ans. J'ai passé l'âge de faire des bêtises ! C'est pour ça que j'ai appelé mon œuvre *Essai de maturité* », explique Ivan Torres, ancien journaliste mexicain reconverti dans la peinture. À travers son travail, Ivan veut donner la parole aux artistes contemporains latino-américains. « Je pense que le but de l'art contemporain, c'est de connecter le public avec l'actualité sans pour autant s'éloigner de la créativité », ajoute-t-il. Pour son « essai », le peintre a choisi de s'exprimer en couleurs. Il a construit le tableau de gauche à droite avec au centre une sorte de carrousel coloré. Le fond jaune représente le soleil. Dans sa toile sont cachés quelques détails, comme le prénom de quelqu'un qui lui est très cher. « Avec ce tableau, je veux aussi donner la parole aux gens, provoquer une réaction parce que la parole commence avec l'émotion », précise-t-il. Chaque tableau exposé est accompagné d'un texte explicatif, d'un poème ou d'un extrait de roman.

Textes & photos par Jadine Labbé Pacheco

SYLVANA GALINOTI

« IL FAUT SE LAISSER ALLER AVEC LE CŒUR »

« Pour moi, un tableau doit réveiller des émotions », raconte l'artiste argentine Sylvana Galinoti, vêtue d'un pull noir et d'un jean. Elle est diplômée de l'école des Beaux-Arts de Buenos Aires et utilise le dessin comme moyen d'expression. « Je pense qu'une œuvre doit vivre en chacun de nous, de différentes façons ». Pas de couleur sur sa toile, uniquement du noir et du blanc. Au centre de sa toile, Sylvana a dessiné une femme nue décomposée en trois mouvements. La femme est en fait au cœur de sa réflexion artistique. « Au début, je travaillais sur l'essence de l'être humain en général. Puis mon travail s'est dirigé vers la femme et sa place dans la société. Je veux travailler avec l'image de la femme dans cette société qui est machiste », explique-t-elle. Pour le thème de l'exposition, l'artiste a choisi de ne pas dessiner de bouche, préférant se concentrer sur le regard. Pour elle, il faut simplement « se laisser aller avec le cœur ». Devant une œuvre, mais aussi dans la vraie vie.

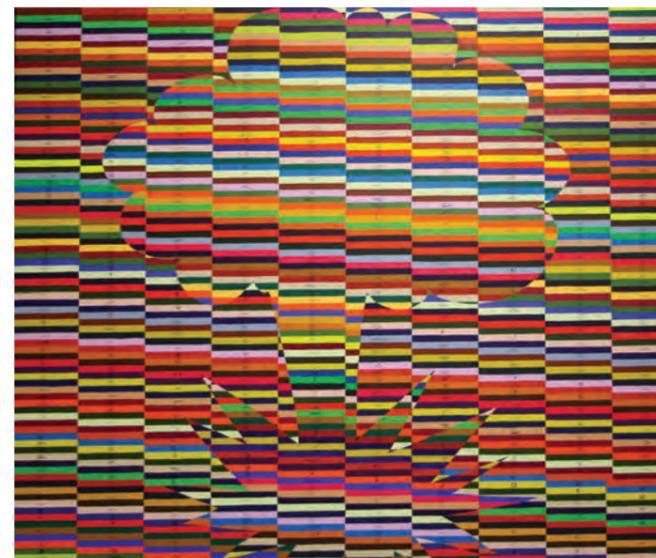


MAURO CEBALLOS

« UNE IMAGE VAUT MIEUX QUE MILLE MOTS »

« Avec ce tableau, je voulais travailler sur la valeur d'une image. Je suis donc parti du proverbe "Une image vaut mieux que mille mots" », explique Mauro Ceballos, artiste peintre chilien invité à la MACLA. Pour réaliser son œuvre, l'artiste a sorti sa calculatrice et a pris contact avec Alexei Bechevov, un mathématicien russe. « J'ai pris une toile d'un mètre carré que j'ai divisé en 1000 espaces », poursuit-il. Mauro a ensuite colorisé ces espaces rectangulaires avec 44 couleurs différentes, s'inspirant du travail d'Isidore Krapo, un chef coloriste bordelais avec lequel il travaille. Puis il a inséré une image qui représente un mot dans chacun de ces 1000 espaces. Et au centre de l'œuvre, le peintre a voulu représenter l'explosion d'une bombe à hydrogène, elle aussi remplie par des milliers de minuscules rectangles colorés. « Cette bombe H détruirait un continent complet. Le jour où tout explose, il n'y aura plus de race humaine, il n'y aura plus de mots », précise Mauro. 333 heures plus tard et des calculs à rendre fou, Mauro Ceballos peut enfin affirmer que « le proverbe dit vrai ».

* « La palabra » à l'Institut Cervantès au 57 Cours de l'Intendance à Bordeaux, du 28 janvier au 4 mars 2016.



À NE PAS MANQUER

Antoine Le Goff et Laura Michelotti

CINÉ



LES PREMIERS LES DERNIERS

L'acteur belge Bouli Lanners passe une quatrième fois derrière la caméra, tout en restant devant pour partager l'affiche avec un Albert Dupontel parfait. Ils incarnent deux chasseurs de primes dont l'objectif premier – retrouver un téléphone volé au contenu sensible – ne le reste pas longtemps. La plaine quasi-déserte qui donne son cadre au film lui fait prendre des airs de western, sur fond de règlement de comptes et de fin du monde. Les seconds rôles, surprenants, sont au diapason, et permettent au réalisateur d'ouvrir une réflexion intéressante sur l'approche de la mort.

SÉRIES TV

BETTER CALL SAUL SAISON 2 • 15 FÉVRIER

Jimmy McGill, alias Saul Goodman, l'avocat véreux de Breaking Bad, reprendra ses magouilles le 15 février prochain ! Se déroulant six ans avant sa rencontre avec Walter White, cette nouvelle saison va explorer le côté sombre du personnage incarné par Bob Odenkirk. Les treize épisodes du spin-off qui cartonne aux États-Unis seront diffusés en France sur Netflix.



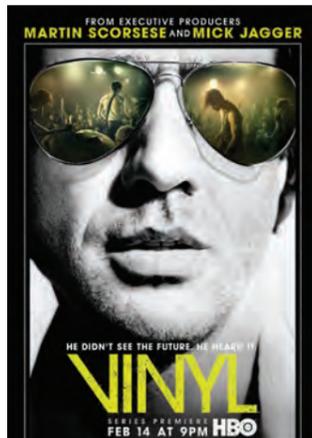
VINYL SAISON 1 14 FÉVRIER

LA série événement, produite par Martin Scorsese et Mick Jagger. Vinyl raconte comment un producteur de disques, Richie Finestra, tente dans les années 70, de faire renaître de ses cendres son label. Un New York d'époque plus vrai que nature, James Jagger, fils de Mick, dans le rôle d'un chanteur de punk, sans oublier une devise « sexe, drogue et rock'n'roll » appliquée à la lettre : un cocktail explosif à consommer sans modération.



WALKING DEAD SAISON 6 EP 9 • 14 FÉVRIER

Qui dit Saint Valentin dit... morts vivants bien sûr ! The Walking Dead revient pour une fin de saison 6 sous haute tension. Au programme : des nouvelles du groupe de Rick Grimes, d'Alexandria et l'arrivée d'un des méchants les plus charismatiques de la bande dessinée, Negan. Interprété par Jeffrey Dean Morgan, on espère que le personnage restera fidèle au comic original : un monstre de cruauté.

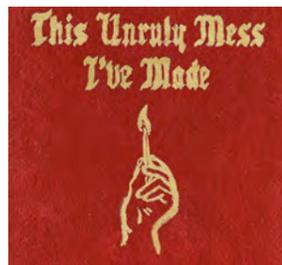


ALBUMS

DAUGHTER "NOT TO DISAPPEAR"



MACKLEMORE & RYAN LEWIS "THIS UNRULY MESS I'VE MADE"



THE 1975 "I LIKE IT WHEN YOU SLEEP FOR YOU ARE SO BEAUTIFUL YET SO UNAWARE OF IT"



FAR CRY PRIMAL (UBISOFT)

Far Cry Primal est un jeu d'action et d'aventure nous renvoyant à l'Âge de pierre. Vous incarnez le chasseur Takkar, de la tribu Wenja, qui évolue dans le monde d'Oros, il y a 12000 ans, armé des armes de l'époque, lances, arcs et flèches, qu'il faut évidemment fabriquer. Tel Rahan, on évolue à travers forêts, taïga et marais, où l'on peut croiser aussi bien des loups et des ours que mammouths laineux et tigres à dents de sabre. Au-delà de la simple survie dans un monde sauvage et hostile, il faudra développer sa tribu, trouver un nouveau lieu de vie et combattre les tribus rivales. Immersion réussie, visuels au point, le jeu promet une expérience riche et variée. Retrouvons notre côté primal.

Disponible sur PlayStation 4 et Xbox One le 23 février 2016 et sur PC en mars 2016

JEU VIDÉO



SPOTLIGHT AU CŒUR DE L'INVESTIGATION



Tom McCarthy plonge dans la rédaction du *Boston Globe*

Captivant, c'est le mot qui qualifie le mieux *Spotlight*. Le film de Tom McCarthy, en salle depuis le 27 janvier, tient toutes ses promesses et justifie ses six nominations aux Oscars. De la première à la dernière minute, le réalisateur transporte le spectateur au cœur de la rédaction du *Boston Globe*, plongée dans une enquête mettant directement en cause l'Église catholique.

« Troublant de réalisme ». Ce sont les mots de Mike Renzendes, l'un des journalistes chargés de l'affaire, dont le personnage est interprété par Mark Ruffalo, après avoir vu *Spotlight*. Tom McCarthy revient ici sur une affaire de pédophilie qui a éclaté au début des années 2000, impliquant la hiérarchie catholique de Boston. À l'époque, Walter V. Robinson, incarné par Michael Keaton, supervise une équipe de quatre journalistes qui va enquêter pendant une dizaine de mois. Le temps nécessaire pour la rédaction de récolter documents, lettres et témoignages, avant de faire éclater l'affaire en juin 2002. Le *Boston Globe* révèle que l'Église catholique était au courant que des prêtres avaient commis des abus sexuels sur des enfants et que l'institution protégeait ses membres. Les affirmations du quotidien ne resteront pas sans conséquence. Entre 2002 et 2014, 249 prêtres pédophiles sont découverts rien qu'à Boston et 848 sont exclus de l'Église. Près de 1500 victimes seront également entendues après la publication de ces documents. Une quête de vérité qui permettra aux journalistes du *Boston Globe* de remporter le prestigieux Prix Pulitzer en 2003.

L'INVESTIGATION SOUS LES PROJECTEURS

C'est donc avant tout une immersion dans un milieu quasi-inaccessible et un hommage au journalisme d'investigation qui motivent Tom McCarthy. Dès le départ, le réalisateur plonge le spectateur au cœur de cette enquête semée d'obstacles. Deux

heures de film intense, rythmé par les doutes, les découvertes, les déceptions et les espoirs, au plus près de ces journalistes que rien ne décourage.

Les acteurs sont d'une justesse sans égale. Michael Keaton, Mark Ruffalo et Rachel McAdams sont sans aucun doute à la hauteur de la tâche confiée par Tom McCarthy, qui voulait « raconter l'approche factuelle comme les journalistes la ressentent à mesure qu'ils avancent », comme il l'a déclaré à *Première*. Au-delà de ça, pour le réalisateur « le grand pouvoir de la presse, [c'est] quelque chose que moi, en tant que civil, je serais incapable de faire. Aller interroger les gens sur comment ils ont été abusés, comment ça s'est passé ». C'est ce journalisme que Tom McCarthy aime et qui selon lui est en train de disparaître.



Un casting de choc pour un film quatre étoiles



Julien Chorier

3 QUESTIONS À

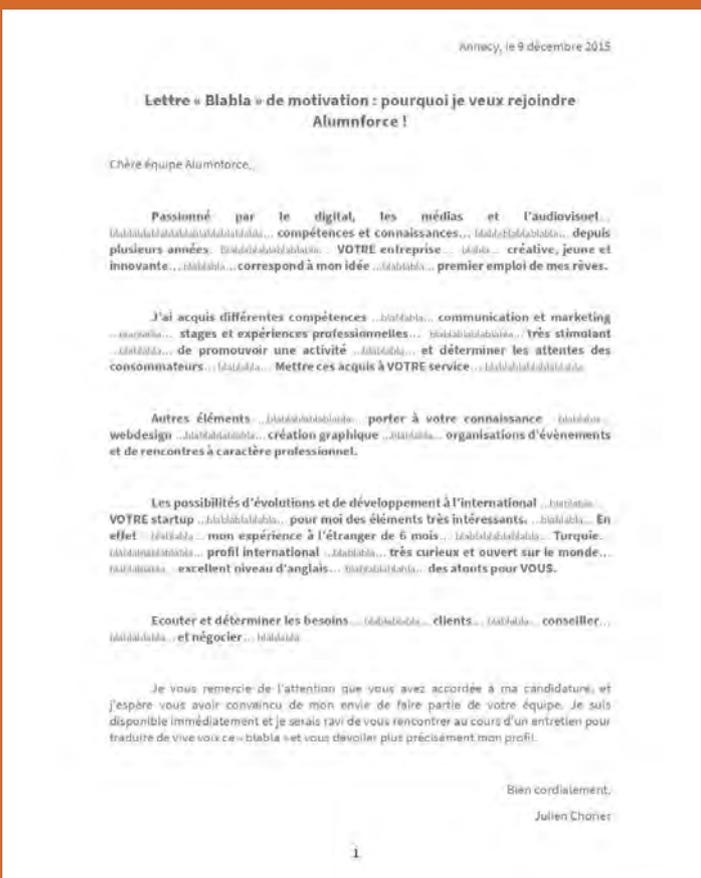
Julien Chorier, 24 ans, fraîchement diplômé de l'école de commerce bordelaise Kedge, a décroché un CDI dans une start-up parisienne avec une lettre de motivation particulièrement culottée. Finies les formules pompeuses, place à la franchise : pour lui, les lettres de motivation, c'est du blabla et il ne se prive pas pour le dire.

Vous pensez que cet effort d'originalité peut séduire dans tous les domaines d'activité ?

On peut me répondre que ce genre de choses ne fonctionne que dans la communication, que si on bosse dans le milieu bancaire ou juridique, cette liberté ne passera jamais. Mais pour chaque secteur professionnel, on peut se montrer original en jouant avec les codes de la profession. J'ai un ami par exemple qui bosse dans le droit et qui s'est inspiré de mon expérience. Il a eu l'idée de rédiger sa lettre de motivation sous forme d'arrêt de justice pour postuler dans un cabinet d'avocats. C'est une super idée !

Un conseil pour les jeunes à la recherche d'un premier emploi ?

Les lettres de motivation ne sont jamais parcourues qu'après plusieurs sélections de CV, il faut donc éviter l'effet mouton, attirer l'œil immédiatement et attiser la curiosité. En gros, ce que je conseillerais à un jeune qui cherche un boulot c'est avant tout de se différencier en prenant des initiatives. Y'a toujours quelqu'un qui a un meilleur stage que toi ou qui connaît quelqu'un de bien placé. Il faut faire la différence autrement. 📧



Propos recueillis par
Camille Humbert

Comment vous est venue cette idée de lettre de motivation en « blabla » ?

C'est en parlant avec des amis de motivation, c'est du blabla ! » Je décide donc d'intégrer des éléments de mon profil dans ma lettre tout en remplaçant les phrases banales et surfaites par des « blablabla ». Mes potes ont essayé de m'en dissuader. Mais je persiste et postule par mail auprès d'AlmnForce, une Start up parisienne qui aide les élèves et enseignants de grandes écoles à se constituer un réseau professionnel. Dix minutes après, ils me répondent que je les intrigue, que je les fais rire et qu'ils aimeraient bien découvrir ce qui se cache derrière tout ce "blabla". Arrive alors l'étape des entretiens, puis je décroche un CDI.

Le blabla de motivation de Julien Chorier